SOLILOQUES PATHETIQUES

D'UN

PELERIN-PASSIONNE

POEMES

G. P.

SOLILOQUES PATHETIQUES D'UN CLERIN-PASSIONNE

Poëmes

A[illegible] 193[illegible]

G. P.

SOLILOQUES PATHETIQUES D'UN PELERIN-PASSIONNÉ

Poëmes

ATHENES - 193[illegible]

C. P.

POLLIONEL

PATHETIQUES

Pour

PELLERIN - PARLIONNE

Poèmes

ATHENE - 1931

TABLE DES POEMES

EXORDE

A. Ô ciel, ô flots ..... Pag. 3
B. Ineffable beauté ..... " 7
C. Fanfare de mes sens ..... " 9
I. Toi qui rôdes ..... " 10
II. D'un pinceau délicat ..... " 11
III. Ô la candeur de lys ..... " 13
IV. Je ne sais pas pourquoi ..... " 15
V. Oh! je voudrais t'aimer ..... " 17
VI. Je cueille mon amour ..... " 19
VII. Je souffre éperdûment ..... " 21
VIII. Je bénis le baiser ..... " 23
IX. Hélas! j'ai trop parlé ..... " 26
X. Ces mots qui comme un glas ..... " 29
XI. Combien je t'aime fort ..... " 31
XII. De ta grâce en délire ..... " 34
XIII. Quel hymne, quel poème ..... " 36

POST SCRIPTUM

A. Reconquiste d'amour ..... " 39
B. Des vivants trop heureux ..... " 41
C. D'un rêve évadons-nous ..... " 43
D. Approches ton oreille ..... " 44

EXORDE

I.

O ciel, ô flots, ô pins,
ô trésors de l'Attique,
vous dont la splendeur
embaume mon chemin,
je vous prends à témoins
– ô vision unique –
de mes très chers pensers
et de leur fol festin.

—

Et vous monts de Sainte
ô parfumée Hymette,
et vous Parnès si vous
ô monts altiers lointains
accueillez les aveux
du pèlerin-poète
qui prétend s'enhardir
par ses accents hautains.

—

Car, mon amour perdu,
me reconquiert. Sa flamme
De ma tempe brûlante
attise les ardeurs,
Et mon âme indemptée
avide d'en enflamme
Et frémit, impuissante
à braver ses ardeurs.

—

Fait-il pourtant, ô Dieux,
protecteurs de ma race
Transgresser vos II mâles
& implacables lois,
En voulant dans l'oubli
me préserver la face
Des fleurs par trop amers
de chagrins & d'effrois ?

—

Et permettre subir
à mon cœur les sarcasmes
que la raison marâtre
abondamment répand,
Ou laisser menacer
de ces abjects miasmes
Hélas! dits de conscience
un front qui en dépend?

—

Oh! non, poursuis, poursuis
ta belle chevauchée
Ma douce passion,
luxueuse douleur,
Ô toi, tant désirée
ô toi, tant recherchée
Qui exaltes la vie
& défends sa valeur!

—

Car, source intarissable
de joie immense
Tu es, ô passion
notre suprême bien.
Etincelle divine,
illusion intense
Refuge inespéré,
puissance, force, lien!....

—

O ciel, ô flots, ô pins,
ô trésors de l'Attique,
O vous dont la splendeur
encadre mon chemin,
Je vous prends à témoins
— ô vision unique —
Ne m'abandonnez pas
à mon cruel destin!

~ — ~

3.

Ineffable beauté !
ô source cristalline
D'un amour tant aimé,
limpide, généreux,
Qui enchaînes l'âme
dans ton onde féline
Comme tu rends, hélas !
mon rêve fiévreux !

—

Inlassable beauté,
nature enchanteresse
D'un amour trop ardent,
magique, valeureux,
Qui subjugues l'âme
de ta chaude caresse
Oui, tu rends, hélas !
mon rêve douloureux !

—

Immortelle beauté,
ô force première,
D'un grand amour béni,
céleste, bienheureux,
Qui inondes l'âme
de douce lumière,
oh! cesses de rendre
mon rêve malheureux!

~ — ~

II

C.

. . . . . .

Fanfare de mes sens
vibres, vibres sans cesse
Et toi, cerveau dolent
tressaille d'allégresse

. . . . . .

-10-

I.

Toi qui rôdes partout
& peuples mon cerveau
ô ombre enchanteresse
— illusion extrême! —
Parfum qui m'envahit
& m'emporte à nouveau,
Vénus, Vestale, Isis,
ô chère ombre, je t'aime!

— ~

II.

D'un pinceau délicat
Il me le faut dorer
Ton souvenir naissant
Ô toi, sœur & amie,
Souvenir qui m'enlace
& me fait adorer
Et fortement m'étreint
— oh! dans son accalmie!

—

D'un chant mystique & bel
Il me le faut chanter
Ton souvenir vibrant,
Tendre & puissant dictame,
Souvenir qui m'embrase
& qui me veut hanter,
Dont mon âme languit
Et vainement réclame

—

III.

Car, ombre très sainte
qui devant moi surgis,
Image hallucinante
aux contours assagis,
ô toi de t'être aimée,
idolâtrée - que dis-je ?

—

Ame & corps, souffle & chair
- passion qui agit -
O sensuel éclair
dont mon tréfonds rougit,
Incantation chaste
tu donnes le vertige !

—

III.

O la candeur de lys
du beau visage-aimé
Affrontant du regard
la sombre inquiétude!
Noble apparition
en un rêve embaumé
De tendresse & d'amour
que vit mon solitude!

-

Et vous ô yeux berceurs
interrogeant le sort,
Toi sa lèvre chaude
balbutiant la vie
Je vous aime sous bor-
nes toujours & plus fort
Vous qui peuplez mon âme
& d'angoisse & d'espoir!

-

IV

Et toi sa main alerte
& fière en sa blancheur,
Et toi corps pudique
tout frissons & tout charmes,
Je vous rends grâce aussi
de toute ma ferveur
De m'épargner ici
des doutes & des larmes!.

—

O la candeur de lys
du beau visage dîné
Se jouant du regard
la morne inquiétude
Oh!. cesses d'enrichir
mon doux rêve embaumé
D'amour & de désirs
que vit ma solitude!.

— ~ —

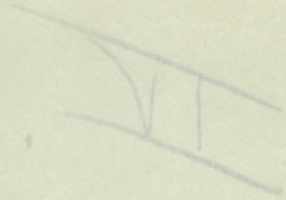
IV.

Je ne sais pas pourquoi
je t'aime tant ce soir,
Simplement, franchement,
mes soucis au repos;
Comme un parfum sacré
montant de l'encensoir
Ton image me guette
et s'offre à tout propos!

—

Je ne sais pas pourquoi
je t'aime tant ce soir,
Humblement, saintement,
cœur & âme soumis;
O passion céleste,
ô béat nonchaloir
Tu me fais entrevoir
le paradis promis!

—



Je ne sais pas pourquoi
je t'aime tant ce soir,
Mirage ensorceleur
(d'un doux „abreuvons-nous"
O angélique hostie
à même l'ostensoir.
Tu apparais divine
& t'adore à genoux!

—

Et pourtant d'un sanglot
aussi bref que discret
Il me faut dissiper
ce cher enchantement.
D'un sanglot douloureux
emportant son secret
qui cache un fol regret
& ma plus fol tourment.

— — —

V.

Oh ! je voudrais t'aimer
simplement, comme souffle
Le vent léger & frais
qui nous grise au printemps,
Ou bien — ne souris pas —
d'un amour en pantoufles
Gentil, sobre & serein
défiant tous les temps !

—

Oh ! je voudrais t'aimer
simplement, comme gliste
Le frêle esquif sur l'eau
qui nous berce gaîment,
Ou bien — ne gronde pas —
d'un amour en patiste
Chaud, amical & grave
exprimé sagement !

—

VI

Mais mon âme se plaint
de tant de pureté,
Se sent indigne & s'insurge
et ardemment réclame
D'apaiser ses tourments -
- née folle mon âme! -

-

Et meurtrie à jamais
de cette chasteté
Elle transmue en vain
les brises en rafale,
L'amour en passion
- ... se dresse ... lutte ... & s'affale!

VII.

Je cueille mon amour
Comme on cueille une rose
Emprisonnée en vain
Dans son méchant cristal,
Effeuillant de mes doigts
Les pétales écloses
Une à une, à plaisir,
D'un rythme trop fatal !

—

Et je bois mon amour
Comme on boit la liqueur,
Rubis déjà versé
Au fond d'un triste verre,
Subissant les relans
D'un vieux festin moqueur
Qui prétend s'ébaudir
De moi... le téméraire !

—

VII

VII

Car, une âme adonnée
aux désirs de ce monde,
fiévreuse, insoumise,
à l'humeur vagabonde,
Acceptant son délire
au vice captivant,

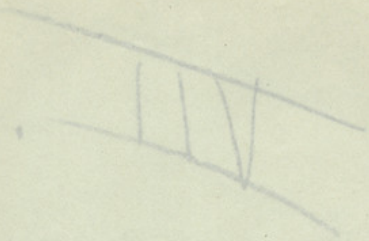
S'enhardit, court, bondit,
se précipite à grande,
Fuyant de la raison
la stupide fraude
Et se plonge aux faveurs
de son sort enivrant!

VIII.

Je souffre éperdûment
de la très grave injure
Que me fait cette alarme
ombre de mon amour ;
Mon esprit est un monstre
& mon âme parjure
De se parer ainsi
d'équivoques atours.

Et pourtant tu m'es chère
& cette heure est si belle
Toute de toi remplie
- oh ! passionnément !
Qu'un mot, un geste, un rien,
quelque souffle rebelle,
Mêm enivrent soudain
- oh ! fiévreusement !

-



VIII

Je demande pardon,
qui n'est guère valable
que pour autant qu'il faille
en admettre une cause
- Vaine subtilité
faisant glisser mes pas -
-

Or, je propose un pacte
au fond bien méprisable,
Une trêve, un traité,
une secrète pause....
- Et mes lèvres aussi....
ne l'acceptes-tu pas?

—

VIII.

Je bénis le baiser
qui me vient de ta lèvre,
Ombre, de ta ferveur
ce gage fugitif,
Ce baiser qui console,
apaisant ma fièvre,
Ce baiser de ta bouche
au matin si hâtif!

—

Ne le reproche pas
pourtant, je t'en conjure,
A mon âme assoiffée
qui ardemment l'attend,
Ne crois pas au méfait,
ne crois pas au parjure,
Tout un instant de vie
et d'espoir en dépend!

—

VIII

Oui, ce qu'une lèvre offre
en un merveilleux conte
Des trésors lumineux
de rare émotion
Oh! si nous le savions.
nous devions, pris de honte,
mourir d'en retarder
la douce éclosion ....

—

Et ce baume furtif
il faut que je l'arrache
Même en ce rêve, hélas!
car, c'est mon lot à moi,
Bien inhumain parfois
que mon aride tâche
Faite de sourds élans
d'attentes & de foi!

—

IX

Qu'il soit trois fois béni
le baiser de ta lèvre
que tu veux m'accorder
en gage fugitif,
Ce baiser qui console
apaisant ma fièvre,
Ce baiser de ta bouche
ardent & hâtif !

IX.

Hélas! j'ai trop parlé;
il est temps que je cesse
D'ensorceler mon âme
en mal de passion
De guirlandes de mots,
fleurs rouges que je tresse
Pour en parer ma douce
folle
& chaste illusion!

—

Hélas! j'ai trop parlé;
oh! non, vivons, partons vite,
Enfourchons la cavale
aux galops d'alizants
Ou plutôt acceptons
l'ensorcelante invite
De ces ailes vives
que sont nos bras vibrants.

—

IX

Vite, vite, embarquons;
monte, monte sans crainte,
Ecoute le silence
autour de nous mouvant;
Abandonne ta lèvre
à la plus belle étreinte
Du plus frais, du plus pur,
du plus sacré des vents!

-

Que ton torse se penche
& que tes mains m'enlacent;
Serre-toi contre moi,
esclave désormais,
Que ton souffle m'enivre
& tes yeux me délassent
De tout ce qui se dit
& qui ne naît jamais!

-

IX

X

Et pourtant, j'ai raison.
Tout ceci n'est que leurre.
Des mots, toujours des mots
que mon amour forgea.
Phœbus à l'horizon
disparaît & je pleure
Des luttes sauvages
que mon âme engagea.

—

Et ma bouche murmure,
dicte & n'a cesse
D'envoûter cette âme
du mal de passion
De guirlandes des mots
— oh! que le cerveau blesse
Mon être endimanché
de chaste illusion!

— —

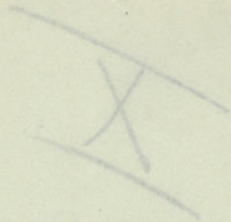
X.

Ces mots qui comme un glas
dans mon oreille sonnent
Ombre, que me réserve
ancienne dicta,
Néfaste entêtement
dont mes tempes frissonnent
Ordre qui de mes sens
la valeur respecta,

-

Du règne de l'humain
ces mots trop incrédules,
Insultant à la vie,
la troublant à souhait,
Ces mots, tant agressifs,
poltrons & ridicules,
Ces vains mots sentencieux
"Trop tard" oh! je les hais!

-



XI

Car que demandent-ils,
que prouvent, signifient?
Que visent-ils enfin
ou quel mal ils défient?
Ces mots trop absurdes
sont nés pour les méfaits.

A la place de ceux,
fervents, qui magnifient
A la place de ceux,
ardents, qui sanctifient
Les élans d'un amour
pour qui nous sommes faits!

XI

Combien je t'aime fort
il faut que tu le saches.
Ombre, toi qui comprends
ces chers cris déchirants
Et que je te sais gré
de ton ingrate tâche
De doter notre amour
de rêves délirants.

De tout ce dont j'implore
— ô mauvaute merveille —
D'en exprimer l'ardeur
arriverai-je enfin ?
ou plutôt de ce dieu
qui dans notre fonds veille
Pourrai-je te narrer
les miracles sans fin ?

O coupe délicate
où tant se désaltère
Ma lèvre de tout vin
& des plus généreux !
O harpe harmonieuse
aux beaux sons de mystère
Qui dompte mes instincts
& les veut valeureux !

-

Fontaine de jouvence
où mon âme se mire,
Livre où ma passion
s'exerce avidement
Ombre, charme indompté
que sans cesse j'admire,
Je respecte & vénère
-- délicieusement !

-

XII

Ecoutes bien ... je t'aime ;
il suffit que tu saches
Et que tu absolves
ces cheveux déchirants
Comme ma gratitude
immense pour ta lâche
De doter notre amour
de rêves délirants !

XII

De ta grâce en délire
abondamment je pleure
Et me veux inonder
de larmes de bonheur ;
Je les laisse couler
à m'enivrer de l'heure
où l'amour apparaît
beau, magique, vainqueur.

—

O délire des yeux
voguant en leur détresse,
Délire de ta bouche
implorant le pardon,
Délire de ta chair
attendant la caresse
qui doit magnifier
son suprême abandon !

—

XII

XIII

Car, ombre que j'invoque
Si que mon souffle effleure,
De tes divins émois
S'il faille que je pleure
Pourquoi ne pas verser
Ces larmes de bonheur
—
Qu'il m'importe sécher
À moins que je n'en meure,
Pour bénir ces instants,
Pour exalter cette heure
Où tu t'offres encor
Dans toute ta splendeur!

XIII.

Quel hymne, quel péan,
quel chant, quel dithyrambe
Emploierai-je bien
pour ce divin moment,
Et de quel vers subtil,
trapeste ou iambe
me servirai-je enfin
pour fixer, simplement,

—

Ce rêve de folie
& d'immense allégresse
Que marqua, hâletant,
mon désir triomphant?...
.....Mais dont tu sors vainqueur
hélas! en ta sagesse
ô mon âme cruelle,
ô mon âme d'enfant!...

—

XIII

Sublime exaltation
de mes sens en extase,
Direz-vous pourtant
les engoiements subis ?
— Opaline, améthyste,
émeraude ou topaze,
Toutes les perles fi-
nes & tous les rubis ! —

—

Des parfums en émoi,
des formes en délire,
Avouerez-vous aussi
l'enivrement vécu ?
Instants inoubliés —
— blés accordant mon lyre,
Qui prétend me griser
de son ton convaincu !

—

POST-SCRIPTUM

Mais quel chant, quel péan,
quel hymne ou dithyrambe
Pourrai-je consacrer
à ce divin moment,
Et quel vers délicat,
anapeste ou iambe
Hasarderai-je enfin
pour parler simplement,

—

Du rêve de folie
& d'unique allégresse
Que marqua haletant
mon désir triomphant?...
...Puisque tu ordonnes
hélas! en ta sagesse
ô mon âme meurtrie
& cruelle d'enfant!...

— — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — —

— — —

POST-SCRIPTUM

A.

Reconquise d'amour
que le rêve amena
Une âme eut des soucis,
qu'onques ne soupçonna ;
Pourtant il lui fallut....
supporter en silence,
car ils sont mensonges
ces coquins de soucis
Et méchants à plaisir
cruels sans merci.

—

Reconquise d'amour
que le rêve inspira
Elle fit des aveux,
qu'oncques ouïr ne voudra ;
Pourtant il lui fallut....
ne parler qu'en silence

Cacher ses vifs transports
& rimer savamment
Et se plaindre... ô le veule
& triste sentiment !

—

Reconquise d'amour
que le rêve engendra
Elle en a fort souffert,
qu'oncques n'en conviendra ;

... Il lui faut toutefois,
oublier en silence,
Condamner ses ardeurs,
arrêter ses élans
Et... rire, rire enfin,
d'un rire peu galant.

—

B.

Des vivants trop heureux
respectons la valeur
— Comme des trépassés
la noble quiétude —;
Ils portent dignement
exempte de douleur
La charge angélique
de leur béatitude!

—

Des vivants trop heureux
ménageons la candeur
— Comme des trépassés
l'ineffable attitude —;
Ils cultivent, dûment,
avec force fondeur
Leurs vagues sentiments
de vague exactitude!

—

Des vivants trop heureux
redoutons la torpeur
– Comme des trépassés
l'âpre décrépitude –;
Évitons-leur, pourtant,
tout danger, toute peur
De devoir déroger
à leur morne habitude!

C. - - - - - - - - - - - - - -

D'un rêve évanoui
j'égrène ce qui reste.
Ce qui est né de rien,
de rien est emporté.
Brisé par la raison
mon vers n'est plus si leste.
Poëte, disparais! ... -
Le sort en est jeté!

D.

Pourtant, ce n'est pas tout.....

—

Approches ton oreille,
ô très chère ombre, approches
Je vais te dire encore
un rêve que j'ai fait;
Un rêve décousu,
rêve qui s'effiloche,
mais qui n'en est pas moins
aussi vrai que parfait.

—

Approches ... + plus près.
Je te préviens qu'il faille
que mon récit soit triste
+ tant soit peu touchant;
Ne t'effarouches donc
si le tout s'embroussaille,
Tout ceci n'est que rêve
+ si bien peu méchant.

—

Ne t'attends par surtout
à ce que je t'emmène
Voir ces quelques saints lieux,
oh. que nous voudrions tant
Aborder tous les deux.
ni que je te promène
Dans quelque val magique
à l'abri des autans ;

—

Comme de visiter
les forêts de Bohême,
Les plaines de Hongrie
ou les Lacs Italiens.
Rome, Berlin ou Vienne
& Paris que l'on aime
ou les jardins d'Espagne
& les bords Siciliens

—

Ni, d'ailleurs, s'enivrer
des accents angéliques
Du grand Bach, le titan,
la couronne de Liszt,
De Beethoven l'humain
le colosse homérique,
De Haendel, Gluck ou Brahms
ou du divin Mozart.

—

Ni non plus se pencher
sur les sources sublimes,
Homère, Eschyle, Pla-
ton, mystes favoris,
Dante, Shakespeare, Goethe,
abruptes hautes cimes,
Et de Villon, Ronsard
jusqu'au cher Valéry.

—

Ni dûment discuter
bien maniés de distance
Sur Descartes & Kant
Pascal, Hégel, Bergson
Et n'en pouvant plus mais
au comble d'insolence.....
D'un doux entêtement
supprimer la leçon.

—

Ni aller en gondole
en traversant Venise,
Ni faire un grand voyage
en yacht ou avion;
Ni monter au Parnasse,
ni — rare surprise —
Voguer vers le divin
pays des Phaisons.

—

Non, rien de tout cela.
Mon rêve est plus modeste.
Quelque peu romanesque,
quelque peu passion,
Furtive sensation
qui pourtant vous reste,
Un rêve, rêve enfin,
pétri d'illusion.

—

Un rêve un peu burlesque,
un rêve nostalgique,
Un rêve plutôt gai,
un rêve un peu falot,
Un rêve qui fait rire,
un „silly-symphonique",
Un rêve rococo
comme un rêve à Charlot.

—

... Or donc, s'il paraît,
que nous marchions ensemble
Et la main dans la main
emportant nos soucis.
Il faisait ~~bien~~ hélas! nuit. ~~mais~~
Mais De ces nuits qui semblent
Nous venir de l'Erèbe.
Ensorceleuse aussi

—

Sous lune minerale
la rue était déserte.
– Atmosphère équivo –
que de grande cité – .
Je grelottais de froid, tempes,
Dans mes ~~membres~~ inertes
Persistait pourtant bien
un peu d'anxiété.

–

Et nous allions d'un pas
très décidé & ferme
Mais où ? ... Je ne sais pas.
Et nous marchions toujours,
Et nous marchions ainsi
Sans aucun but ni terme.
Souhaitant de ferveur
le grand lever du jour.

–

Mes yeux étaient hagards
& ma face livide,
Je haletais sans cesse
& je claquais des dents ....
Tout-à-coup & sans doute
— ô vertige du vide! —
Je me sentis trembler
& ma frayeur s'accroît,

—

Je me mis à courir
avec mes folles de forces,
quand d'un obstacle vif
je trébuchai soudain
Et tombai tout le long
étendant bras & torse:
ce qui me fit crier
& maugréais en vain.

—

Quand je revins à moi
un rien brûlait ma lèvre.
Ce n'était pas la tienne
& je souffrais beaucoup.
Une chaleur étrange
augmentait ma fièvre,
que l'on ne voyait pas,
que l'on sentait partout.

—

Ecoutes, ne ris pas ....
j'étais couché de face
Sur un tas de gravier
couvrant pas mal de cendres,
un méchant grésillon
que jeta sur la place
Ce tavernier-destin,
trop pressé de „descendre".

—

Et pourtant dans la nuit
quelle sublime aubaine
De chaleur, de douceur;
or donc, j'avais conquis
Et de souffler, souffler
de toute mon haleine
car bientôt une gerbe
de feu en naquit.

Une gerbe de feu,
splendide, hallucinante
qui réchauffa mon corps,
qui réchauffa mon coeur,
Un feu d'âme, d'esprit
— force lancinante —
Exempt de vilenie
& d'affreuse rancoeur...

... Toi, de tes blanches mains,
les mains que j'idolâtre,
Assise à mes côtés
prise d'un goût très fort,
Tu disposais ces fleurs
de feu comme dans l'âtre
Qui couve un grand amour...!...
& pour l'art... un effort!

—

Et puis c'est tout.....

—

Approches ton oreille
encore un peu, approches,
ou mieux, finissons-en;
laissons pour autrefois;
Je me sens fatigué.
Puis il faut que j'empoche
Mes étoiles de „strass"....
oh! cet inhumain poids!

TABLE DES POEMES

EXORDE

A. O ciel, ô flots..... Pag. 3

B. Ineffable beauté..... » 5

C. Fanfare de mes sens..... » 6

I. Toi qui rôdes..... » 7

II. D'un pinceau délicat..... » 8

SOLILOQUES PATHETIQUES

III. O la candeur de lys..... » 9

IV. Je ne sais pas pourquoi..... » 10

D'UN

V. Oh je voudrais t'aimer..... » 11

VI. Je cueille non amour..... » 12

PELERIN - PASSIONNE

VII. Je souffre éperdument..... » 13

VIII. Je bénis le baiser..... » 14

II. Hélas, j'ai trop parlé..... » 15

POEMES

I. Ces mots qui sonne un glas..... » 17

II. Combien je t'aime fort..... » 18

III. De ta grâce en délire..... » 19

XIII. Quel, hélas! Athènes 193..... » 20

POST-SCRIPTUM

A. Reconquise d'amour..... » 22

B. Des vivants trop heureux..... » 23

C. M'un rêve évanoui..... » 24

D. Approches ton oreille..... » 25

TABLE DES POEMES

EXORDE

A. O ciel, ô flots..... Pag. 3

B. Ineffable beauté..... " 5

C. Fanfare de mes sens..... " 6

I. Toi qui rôdes..... " 7

II. D'un pinceau délicat..... " 8

III. O la candeur de lys..... " 9

IV. Je ne sais pas pourquoi..... " 10

V. Oh ! je voudrais t'aimer..... " 11

VI. Je cueille mon amour..... " 12

VII. Je souffre éperdûment..... " 13

VIII. Je bénis le baiser..... " 14

IX. Hélas ! j'ai trop parlé..... " 15

X. Ces mots qui comme un glas..... " 17

XI. Combien je t'aime fort..... " 18

XII. De ta grâce en délire..... " 19

XIII. Quel, hymne, quel péan..... " 20

POST-SCRIPTUM

A. Reconquise d'amour..... " 22

B. Des vivants trop heureux..... " 23

C. D'un rêve évanoui..... " 24

D. Approches ton oreille..... " 25

EXORDE

O ciel, ô flots, ô pins, ô trésors de l' Attique
O vous dont la splendeur embaume mon chemin
Je vous prends à témoins ô vision unique
De mes très chers penserset de leur fol festin.

Et vous montagne sainte ô parfumée Hymette
Et vous Parnès et vous ô monts altiers lointains
Recueillez les aveux du pélerin-poète
Qui prétend s'enhardir par ses accents hautains.

Car mon amour perdu me reconquiert. Sa flamme
De ma tempe brûlante attise les candeurs
Et mon âme indomptée avide s'en enflamme
Et frémit impuissante à braver ses ardeurs.

Faut-il pourtant, ô Dieux protecteurs de ma race
Transgresser vos mâles et implacables lois
En voulant dans l'oubli me préserver la face
Des pleurs par trop amers de chagrins et d'effrois?

Et permettre subira mon coeur les sarcasmes
Qu'une raison marâtre abondamment répand
Ou laisser menacer de ces abjects miasmes
hélas! dits de conscience un front qui en dépend?

Oh! non poursuis, poursuis ta folle chevauchée
Ma douce passion, luxueuse douleur
ô toi tant désirée, ô toi tant recherchée
Qui exaltes la vie et défends sa valeur

Car, source intarissable et de joie immense
Tu es, ô passion, notre suprême bien
Etincelle divine, illusion, intense,
Refuge inespéré, puissance, force, lien....

O ciel, ô flots, ô pins, ô trésorts de l'Attique
O vous dont la splendeur encadre mon chemin
Je vous prends à témoins - ô vision unique -
Ne m'abandonnez pas à mon cruel destin.

B.

Ineffable beauté ô source cristalline
D'un amour tant aimé, limpide, généreux
Qui enchaînes l'âme dans ton onde féline
Comme tu rends hélas mon rêve fiévreux.

Inlassable beauté nature enchanteresse
D'un amour trop ardent, magique, valeureux
Qui subjugues l'âme de ta chaude caresse
Oui, tu rends hélas mon rêve douloureux.

Immortelle beauté ô force première
D'un grand amour béni, céleste, bienheureux
Qui inondes l'âme de douce lumière
Oh cesses de rendre mon rêve malheureux.

limpide
généreux
magique
valeureux
céleste
bienheureux

I.

C

Toiqui nôdes partout et peuples mon cerveau

.....

Fanfare de mes sens vibres,vibres sans cesse

Et toi, cerveau dolent tressailles d' allégresse

.....

II II

I.

D'un pinceau délicat il ne le faut dorer
Toiqui rôdes partout et peuples mon cerveau
O ombre enchanteresse-illusion extrême-
Parfum qui m' envahit et m' emporte à nouveau
Vénus, Vestale, Isis, ô chère ombre, JE T' AIME.

D'un chant mystique et bel il ne le faut chanter
Ton souvenir vibrant tendre et puissant diotame
Souvenir qui m'embrase et qui ne veut hanter
Dont mon âme languit et vainement réclame.

Car, ombre très sainte qui devant moi surgis,
Image hallucinante aux contours assagis
O toi de l'être aimé, idolâtré, que dis-je?

Âme et corps, souffle et chair -passion qui agit-
O sensuel éclair dont mon tréfonds rugit
Chaste incantation tu donnes le vertige!

II II.

D'un pinceau délicat il me le faut dorer
Ton souvenir naissant ô toi soeur et amie
Souvenir qui m'enlace et me fait adorer
Et fortement m'étreint oh! dans son accalmie.

D'un chant mystique et bel il me le faut chanter
Ton souvenir vibrant tendre et puissant dictame
Souvenir qui m'embrase et qui me veut hanter
Dont mon âme languit et vainement réclame.

Car, ombre très sainte qui devant moi surgis,
Image hallucinante aux contours assagis
Ô toi de l'être aimé, idolâtré, que dis-je?

Ame et corps, souffle et chair -passion qui agit -
O sensuel éclair dont mon tréfonds rugit
Chaste incantation tu donnes le vertige!

III.

O la candeur de lys du visage bien aimé
Affrontant du regard la sombre inquiétude
Noble apparition en un rêve embaumé
De tendresse et d'amour que vit ma solitude.

Et vous ô yeux rieurs interrogeant le sort
Toi, sa lèvre chaude balbutiant la vie
Je vous aime sans bornes toujours et plus fort
Vous qui peuplez mon âme et d'angoisse et d'envie.

Et toim sa main alerte et frêle en sa blancheur
Et toi corps pudique tout frissons et tout charmes
Je vous rends grâce aussi de toute ma ferveur
De m'épargner ici des doutes et des larmes.

O la candeur de lys du visage bien aimé
Se jouant du regard la morne inquiétude
Oh! cesses d'enrichir mon doux rêve embaumé
D'amour et de désirs que vit ma solitude.

IV.

Je ne sais pas pourquoi je t'aime tant ce soir,
Simplement, franchement, mes soucis au repos;
Comme un parfum sacré montant de l'encensoir
Ton image me guette et s'offre à tout propos.

Je ne sais pas pourquoi je t'aime tant ce soir,
Humblement, saintement, coeur et âme soumis,
O passion céleste, ô béat nonchaloir
Tu me fais entrevoir le paradis promis.

Je ne sais pas pourquoi je t'aime tant ce soir,
Mirage ensorceleur d'un doux "abreuvons-nous"
O angélique hostie à même l'ostensoir
Tu apparais divine et t'adore à genoux.

Et pourtant d'un sanglot aussi bref que discret
Il me faut dissiper ce cher enchantement,
D'un sanglot douloureux emportant son secret
Qui cache un fol regret et un plus fort tourment.

V.

Oh! je voudrais t'aimer simplement, comme souffle
Le vent léger et frais qui nous grise au printemps;
Ou bien - ne souris pas - d'un amour en pantoufles
Gentil, sobre et serein défiant tous les temps.

Oh! je voudrais t'aimais simplement, comme glisse
Le frêle esquif sur l'eau qui nous berce gaîment;
Ou bien - ne grondes pas - d'un amour en pelisse
Chaud, amical et grave exprimé sagement.

Mais mon âme se plaint de tant de pureté,
S'en indigne et s'insurge et ardemment réclame
D'apaiser ses tourmentes - née folle mon âme -

Et meurtrie à jamais de cette chasteté
Elle transmue en vain les brises en rafale
L'amour en passion... se dresse... lutte... et s'affale!

VI.

Je cueille mon amour comme on cueille une rose
Emprisonnée en vain dans son méchant cristal,
Effeuillant de mes doigts les pétales écloses
Une à une, à plaisir, d'un rythme trop fatal.

Et je bois mon amour comme on boit la liqueur
Rubis déja versé au fond d'un triste verre
Subissant les relans d'un vieux festin moqueur
Qui prétend s'ébaudir de moi....le téméraire.

Car ,mon âme adonnée aux désirs de ce monde
Fiévreuse,insoumise,à l'humeur vagabonde ,
Acceptant son délire au vice captivant

S'enhardit,court,bondit,se précipite et gronde
Fuyant de la raison la stupide faconde
Et se plonge aux faveurs de son sort enivrant.

VII.

Je souffre éperdûment de la très grave injure
que me fait cette alarme, ombre, de mon amour.
Mon esprit est un monstre et mon âme parjure
DE se parer ainsi d'équivoques atours.

Et pourtant tu m'es chère et cette heure est si belle
Toute de toi remplie oh! passionnément!
Qu'un mot, un geste, un rien, quelque souffle rebelle
M'en enivrent soudain oh! fiévreusement!

J'en demande pardon qui n'est guère valable
Que pour autant qu'il faille en admettre une cause
-Vaine subtilité faisant glisser mes pas-
Or, je propose un pacte au fonds bien méprisable,
Une trêve, un traité, ~~une~~ secrète pause....
Et mes lèvres aussi. Ne l'acceptes - tu pas?

VIII.

Je bénis le baiser qui me vient de ta lèvre
Ombre, de ta ferveur ce gage fugitif,
Ce baiser qui console apaisant ma fièvre
Ce baiser de ta bouche anodin et hâtif.

Ne le reproches pas pourtant, je t'en conjure,
A mon être assoiffé qui ardemment l'attend,
Ne crois pas au méfait, ne crois pas au parjure
Tout un instant de vie et d'espoir en dépend.

Oui, ce qu'une lèvre offre en un merveilleux conte
De trésors lumineux de rare émotion
Oh! si nous le savions, nous devions, pris de honte,
Ou mourir ~~de tarder~~ de retarder la douce éclosion..

Et ce baume furtif il faut que je l'arrache
Même en ce rêve, hélas! car, c'est mon lot à moi,
Bien inhumain parfois, que mon aride tâche
Faite de sourds élans d'attente et de foi!

Qu'il soit trois fois béni le baiser de ta lèvre
Que tu veux m'accorder en gage fugitif,
Ce baiser qui console apaisant ma fièvre
Ce baiser de ta bouche anodin et hâtif.

IX.

Hélas! j'ai trop parlé ; il est temps que je cesse
D'enrubanner mon âme en mal de passion
De guirlandes de mots, fleurs rouges que je ~~tresse~~ tresse
Pour en parer ma douce et chaste illusion.

Hélas! j'ai trop parlé ; oh. non, viens, partons vite
Enfourchons la cavale aux galops délirants
Ou plutôt acceptons l'ensorcelante invite
De ces ailes vives que sont nos bras vibrants.

Vite, vite, embarquons; montes, montes sans crainte;
Ecoutes le silence autour de nous mouvant;
Abandonnes ta lèvre à la plus belle étreinte
Du plus frais, du plus pur, du plus sacré des vents.

Que ton torse se penche et que tes mains m'enlacent,
Serres-toi contre moi, esclave désormais;
Que ton souffle m'enivre et tes yeux me délassent
De tout ce qui se dit et qui ne naît jamais.

-16-

Z.

Et pourtant j'ai raison. Tout ceci n'est que leurre,
Des mots, toujours des mots que mon amour forgea... ..
Phoebus à l'horizon disparaît et je pleure
Des luttes sauvages que mon âme engagea.

Et ma bouche murmure dicte et n'a cesse
D'enrubanner cette âme en mal de passion
De guirlandes de mots.....oh! que le cerveau blesse
Mon être endimanché de chaste illusion!

I.

Ces mots qui comme un glas dans mon oreille sonnent
Ombre, que ma réserve anxieuse dicta,
Terrible entêtement dont mon esprit frissonne
Ordre qui de mes sens la valeur suspecta.

Du règne de l'humain ces mots trop incrédules
Insultant à la vie la troublant à souhait,
Ces mots tant agressifs, poltrons et ridicules
Ces vains mots sentencieux " Trop tard " oh! je les hais!

Car que demandent-ils, que prouvent, signifient?
Que visent-ils enfin ou quel mal ils défient?
Ces mots par trop absurdes et nés pour les méfaits,
A la place de ceux, fervents, qui magnifient
A la place de ceux, ardents, qui sanctifient
Les élans d'un amour pour qui nous sommes faits!

-18-

-19-

XI.

XII.

Combien je t'aime fort il faut que tu le saches
Ombre, toi qui comprends ces chers cris déchirants
Et que je te sais gré de ton ingrate tâche
De doter notre amour de rêves délirants.

De tout ce dont j'implore - ô navrante merveille-
D'en exprimer l'ardeur arriverai-je enfin?
Ou plutôt de ce dieu qui dans notre fonds veille
Pourrai-je te narrer les miracles sans fin?

O coupe délicate où tant se désaltère
Ma lèvre de tout vin et des plus généreux!
O harpe harmonieuse aux beaux sons de mystère
Qui dompte mes instincts et les veut valeureux!

Fontaine de jouvence où mon âme se mire,
Livre où ma passion s'exerce avidement,
Ombre, charme indompté que sans cesse j'admire,
Respecte et vénére.....délicieusement!

Ecoutes bien... .je t'aime; il suffit que tu saches
Etque tu absolves ces chers cris déchirants,
Comme ma gratitude immense pour ta tâche
De doter notre amour de rêves délirants.

XII.

De ta grâce en délire abondamment je pleure
Et me veux inonder de larmes de bonheur;
Je les laisse couler et m'enivre de l'heure
Où l'amour apparaît beau, magique, vainqueur.

O délire des yeux voguant en leur détresse,
Délire de ta bouche implorant le pardon,
Délire de ta chair attendant la caresse
Qui dout magnifier son suprême abandon!

Sublime exaltation de mes sens en extase,
Car, ombre, que j'invoque et que mon souffle effleure
De tes divins émois s'il faille que je pleure
Pourquoi ne pas verser ces larmes de bonheur

Qu'il m'importe sécher à moins que je n'en meurre
Pour bénir ces instants, pour éxalter cette heure
Où tu t'offres encore dans toute ta splendeur!

XIII.

Quel hymne, quel péan, quel chant quel dithyrambe
Emploierai-je bien, pour ce divin moment?
Et de quel vers subtil, anapeste ou iambe
Me servirai-je enfin pour fixer, simplement,

Ce rêve de folie et d'immense allégresse
Que marqua, haletant, mon désir trionphant....
...Mais dont tu sors vainqueur hélas! en ta sagesse
O mon âme cruelle, ô mon âme d'enfant!

Sublime exaltation de mes sens en extase,
Dicterez-vous pourtant les engoûments subis?
-Opaline, améthyste, émeraude ou topaze
Toutes les perles fines et tous les rubis!-

Des parfums en émoi, des formes en délire
Avouerez-vous aussi l'enivrement vécu?
Instants inoubliables accordant ma lyre
Qui prétend me griser de son ton convaincu.

Mais quel chant,quel péan,quel hymne ou dithyrambe
Pourrai-je consacrer à ce divin moment?
Et quel vers délicat,anapeste ou iambe
Hasarderai-je enfin pour parler,simplement,
Du rêve de folie et d'unique allégresse
Que marqua,haletant,mon désir triomphant.....
.. Puisque tu ordonnes hélas.en ta sagesse
O mon âme meurtrie et cruelle d'enfant!

-22-

-23-

POST-SCRIPTUM

A

Reconquise d'amour que le rêve amena
Une âme eut des soucis qu'onoques ne soupçonna;
Pourtant il lui fallut...supporter en silence
Car ils sont menaçants ces coquins de soucis
Et méchants à plaisir et cruels sans merci.

Reconquise d'amour que le rêve inspira
Elle fit des aveux qu'onoques ouir ne voudra;
Pourtant il lui fallut ..ne parler qu'en silence
Cacher ses vifs transports et rimer savamment
Et se plaindre...ô le veule et triste sentiment!

Reconquise d'amour que le rêve engendra
Elle en a fort souffert qu'onoques n'en conviendra
.....
Il lui faut toutefois oublier en silence
Condamner ses ardeurs, arrêter ses élans
Et....rire, rire enfin, d'un rire peu galant.

B.

Des vivants trop heureux respectons la valeur
-Comme des trépassés la noble quiétude-;
Ils portent dignement, exempte de douleur
La charge angélique de leur béatitude.

Des vivants trop heureux ménageons la candeur
-Comme des trépassés l'ineffable attitude-;
Ils oultivent dûment avec force pudeur
Leurs vagues sentiments de vague exactitude.

Des vivants trop heureux redoutons la torpeur
-Comme des trépassés l'âpre décrépitude-;
Evitons-leur, pourtant, tout danger, toute peur
De devoir déranger à leur morne habitude.

C. D.

D'un rêve évanoui j'égrène ce qui reste.
Ce qui est né de rien de rien est emporté.
Brisé par la raison mon vers n'est plus si leste;
Poète disparais.....LE SORT EN EST JETÉ.....

D.

Pourtant, ce n'est pas tout.....
Approches ton oreille, ô très chère ombre, approches
Je vais te dire encore un rêve que j'ai fait;
Un rêve décousu, rêve qui s'effiloche
Mais qui n'en est pas moins aussi vrai que parfait.

Approches et plus près... Je te peéviens qu'il faille
Que mon récit soit triste et tant soit peu touchant;
Ne t'effarouches donc si le tout s'embroussaille
Tout ceci n'est que rêve et si bien peu méchant.

Ne t'attends pas surtout à ce que je t'emmène
Voir ces quelques saints lieux où que nous voudrions tant
Aborder tous les deux ni que je te promène
Dans quelque val magique à l'abri des autans.

Comme de visiter les forêts de Bohême
Les plaines de Hongrie ou les lacs Italiens,
Rome, Berlin ou Vienne et Paris que l'on aime
Et les jardins d'Espagne et les bords Siciliens.

Ni aller en gondole en traversant Venise;
Ni faire un long grand voyage en yact ou avion,
Ni monter au Parnes, ni -rare surprise -
Voguer vers le pays ~~divin~~ des Pharaons.

Ni, d'ailleurs, s'enivrer des accents angéliques
Du grand Bach, ~~le titus~~, la couronne de l'art,
De Beethoven l'humain, le ~~colosse~~ titan homérique,
De Haendel, Gluck ou Brahms ou du divin Mozart.

Ni non plus se pencher sur les sources sublimes,
Homère, Eschyle, Platon, mystes favoris,
Dante, Shakespeare, Goethe, abruptes hautes cimes,
Et de Villon, Ronsart... jusqu'au cher Valéry.

Ni dûment discuter bien nantis de jactance
Sur Descartes et Kant, Pascal, Hégel, Marx, Bergson
Et n'en pouvant plus mais, au comble d'insolence
D'un doux enlacement supprimer la leçon.

Non.rien de tout cela.Mon rêve est plus modeste.
Quelque peu gauchemar quelque peu passion;
Furtive sensation et qui pourtant nous reste,
Un rêve,rêve enfin pétri d'illusion.

Un rêve un peu burlesque,un rêve nostalgique,
Un rêve plutôt gai,un peu falot,
Un rêve qui fait rire,un " silly symphonique "
Un rêve " rocooo " comme un rêve à Charlot.

Or donc et il paraît que nous marchions ensemble
Et la main dans la main emportant nos soucis.
Il faisait hélas!nuit,mais de ces nuits qui semblent
Nous venir de l'Erèbe.Ensorceleuse aussi

Sans lune ni fanal la rue était déserte.
- Atmosphère équivoque de grande cité-.
Je grelottais de froid.Dans mes tempes inertes
Persistait pourtant bien un peu d'anxiété.

Et nous allions d'un pas très décidé et ferme
Mais où?- Je ne sais pas. Et nous marchions toujours
Et nous marchions ainsi sans aucun but ni terme
Souhaitant de ferveur le grand lever du jour.

Mes yeux étaient hagards et ma face livide;
Je haletais sans cesse et je claquais des dents..
Tout-à-coup et sans doute - ô vertige du vide!-
Je me sentis trembler et ma frayeur aidant

Je me mis à courir avec mes plus de forces,
Quand d'un obstacle vif je trébuchai soudain
Et tombai tout le long étendant bras et torse,
Ce qui me fit crier et maugréais en vain.

Quand je revins à moi un rien brûlait ma lèvre;
Ce n'était pas la tienne et je souffrais beaucoup.
Une chaleur étrange et qui donnait la fièvre
Que l'on ne voyait pas, que l'on sentait partout.

Ecoutes, ne ris pas....j'étais couché de face
Sur un tas de gravier couvrant pas mal de cendres,
Un méchant grésillon que jeta, sur la place,
Ce tavernier-destin fort pressé de " descendre ".

Et pourtant dans la nuit quelle sublime aubaine
De chaleur de douceur; or donc, j'avais conquis,
Et de souffler, souffler de toute mon haleine
Car bientôt une gerbe de feu en naquit.

Une gerbe de feu, splendide, hallucinante
Qui réchauffa mon corps, qui réchauffa mon coeur,
Un feu d'âme, d'esprit-passion lancinante-
Exempt de vilenie et d'affreuse rancoeur.....

Toi, de tes blanches mains, les mains que j'idolâtre,
Assise à mes côtés, prise d'un goût très fort,
Tu disposais ces fleurs de feu comme dans l'âtre
Qui couve un Grand Amour et pour l'Art... un EFFORT!

Et puis c'est tout.....

Approches ton oreille, encore un peu, approches
Ou mieux, finissons-en, laissons pour autrefois,
Je me sens fatigué. Puis il faut que j'empoche
Mes étoiles de « strass »...oh! oet inhumain poids!

Athènes 193.....